

## ENTRETIEN SUR LES THÉORIES DU SIGNE ET DU SENS – RÉPONSES À PEER BUNDGAARD

François RASTIER  
CNRS

[à paraître en traduction anglaise dans F. Stjernfeld et P. Bundgaard, éd., *Theories of Signs and Meaning*, Automatic Press. Texte inédit en français]

### 1. Comment avez-vous été d'abord attiré vers la théorie des signes et du sens ?

Je me suis toujours intéressé aux textes difficiles à comprendre, depuis ma découverte, dans les années cinquante, de Ronsard, celui des *Hymnes*, puis de la *Délie* de Scève, la *Divine Comédie*, l'*Ulysse* de Joyce. Mon premier travail de recherche, en 1966, portait sur la signification chez Mallarmé<sup>1</sup>. Je m'aperçois à présent que tous les textes que l'on relit, même ceux qui paraissent limpides, comme les oeuvres de Primo Levi, sont difficiles — et parce qu'on les relit, ils deviennent des classiques.

Tout cela va vous paraître bien littéraire, mais les œuvres du passé sont nos éducatrices et si nous cessions de les lire, elles deviendraient illisibles. Par ailleurs, s'intéresser à ce qui reste difficile à comprendre peut se concilier avec l'étonnement philosophique comme avec la curiosité scientifique. Les textes qui ralentissent la lecture semblent poser d'eux-mêmes la question de l'interprétation.

Vous comprenez pourquoi la théorie des signes et du sens dépend à mon avis de la théorie du texte et de la textualité, étendue aux performances sémiotiques complexes. Elle oppose alors un démenti silencieux à la problématique dominante qui voudrait fonder la théorie des signes et du sens sur la communication — quitte à régler leur usage par un principe de pertinence réduit à l'économie cognitive et continuer à restreindre les langues à des "instruments" de communication. C'est le paradigme de la *transmission*, lié à l'écrit, qui a ouvert la réflexion linguistique : il éclaire pourquoi la communication orale n'est pas un simple échange d'informations.

J'ai eu la chance d'avoir Greimas et Hagège comme professeurs. J'ai collaboré avec Greimas pendant cinq ans ; par exemple notre article sur l'interaction des contraintes sémiotiques (*Yale French Studies*, 1968) présente ce qui sera ensuite réifié en "carré sémiotique".

Ma thèse de troisième cycle, soutenue en 1968 sous la direction de Jean Dubois, présentait une analyse sémantique d'un corpus théorique, les *Éléments d'idéologie* de Destutt de Tracy : l'oeuvre narre comment l'esprit pourrait parvenir à la vérité par le moyen des signes.

---

<sup>1</sup> On en a trouvé un écho dans les *Essais de sémiotique discursive*. Ces dernières années, j'ai travaillé sur des auteurs comme Chamfort, Breton, Borges, Beckett, Primo Levi (cf. *Ulysse à Auschwitz*, Paris, Cerf, 2005). Les écrivains ont toujours été en avance sur les linguistes : comme les peintres ont compris la vision, les écrivains ont acquis sur la perception sémantique un savoir enviable. J'ai certes commencé ma carrière en enseignant la linguistique dans un département (expérimental) de littérature française, mais je reste convaincu que des cours de littérature pour linguistes seraient bien utiles.

Ce qui m'a paru remarquable dans la *Sémantique structurale* de Greimas, dont le programme n'a pas été encore suffisamment développé, c'est de lier *de facto* théorie du signe et théorie du texte. Ma thèse de doctorat d'Etat, soutenue en 1985 sous la direction de Bernard Pottier, prolonge cette réflexion à partir du concept d'isotopie, pour aboutir à des analyses de textes présentées dans le second tome.

Après ma thèse, j'ai travaillé une dizaine d'années comme chercheur au Laboratoire d'informatique et de mécanique pour les sciences de l'ingénieur, à Orsay, au sein d'une équipe d'informatique linguistique. J'ai été mêlé de près à l'essor des sciences cognitives en France — j'ai par exemple été le rédacteur en chef et reste le directeur de publication de la première revue de sciences cognitives en France, *Intellectica*.

L'informatique linguistique est en voie de se fondre dans la linguistique de corpus, qui permet de doter la linguistique d'une méthode expérimentale pour découvrir de nouveaux observables (cf. l'étude "Enjeux épistémologiques de la linguistique de corpus", 2005).

Permettez-moi un petit excursus concernant la cognition, qui tient une grande place dans cet ouvrage.

Le problème de la gnoséologie est un problème philosophique classique. Traditionnellement, le langage est un voile transparent ou une manifestation superficielle d'une réalité posée extérieurement : aussi la linguistique et à sa suite la sémiotique croient-elles bizarrement que le réel est extérieur à leur objet. On en reste trop souvent à une conception instrumentale du langage, simple notation d'un niveau conceptuel pur, confondu avec le plan sémantique<sup>2</sup> : on ne tient pas compte de la révolution théorique due à Saussure, qui rapatrie si bien le signifié dans les langues que tout concept est indissoluble de son expression.

Le problème de la cognition voit ses données radicalement remaniées dès lors que l'on tient compte, principalement, des signes et des performances sémiotiques. La circularité aporétique entre objets et représentations (qui présidait au *solipsisme épistémologique* revendiqué par Fodor) devient alors une simple complémentarité entre les moments subjectivants et les moments objectivants des mêmes parcours interprétatifs.

Le problème général du couplage avec l'environnement intéresse particulièrement l'environnement sémiotique — sans que l'on puisse parler d'une fonction de « stockage externe » du langage.

Bref, je préfère aborder la connaissance du point de vue épistémologique, en laissant la gnoséologie à la philosophie. La connaissance n'est pas dans nos têtes, mais dans nos textes, et nous ne cessons de l'y chercher voire de l'y produire ; selon Ferdinand Gonseth, il y a d'ailleurs une dualité et une complémentarité entre investigation et textualisation. Un sous-ensemble éminent de nos connaissances concerne les textes scientifiques, mais la connaissance ne se réduit pas à cela. Plus généralement, la connaissance n'est pas un objet stockable mais un mode interprétatif critique qui intéresse l'ensemble des performances sémiotiques.

Il n'y a pas pour autant d'unité de la cognition : la cognition humaine naît du couplage avec les objets culturels. c'est pour l'essentiel un dispositif interprétatif. Même les hallucinations sont hautement culturalisées<sup>3</sup>.

Les sciences cognitives se sont engagées dans un vaste programme de

---

<sup>2</sup> Rappelons le slogan de Jackendoff en 1983 : « étudier la sémantique, c'est étudier la psychologie cognitive ». Quand on assimile la pensée et le niveau sémantique des langues, le contenu et l'expression des langues font l'objet de deux disciplines différentes, la psychologie et la linguistique. Rien de plus traditionnel que ce dualisme langage/pensée ; par exemple, en 1803 Charles Mongin dans sa *Philosophie élémentaire* (Nancy, Haener et Delahay), expliquait que l'objet de la grammaire générale est la pensée analysée au moyen des signes.

<sup>3</sup> « Les hallucinations sont culturellement déterminées » (Sieveking, in Lorblanchet et Sieveking, 1997, p. 54, in *The Monsters of Pergouset*, Cambridge Archeological Journal, 7, 1, 37-56.

naturalisation des cultures et négligent donc généralement les facteurs culturels dans la cognition. Cela procède non pas d'un programme scientifique, mais d'une idéologie scientiste (héritée du positivisme logique, voire du positivisme de la fin du XIX<sup>e</sup> qui florissait à l'époque de Darwin).

La *culturalisation des sciences cognitives* est donc devenue pour moi un programme (cf. 1991), et je souhaiterais notamment que la linguistique cognitive se préoccupe de la diversité des langues, des discours, des genres, des styles et des textes.

Prenons un exemple élémentaire : on sait, depuis la découverte de la perception catégorielle par Liberman, que les sons linguistiques ne sont pas traités comme les bruits, et plus généralement que les objets culturels sont traités par des stratégies perceptives acquises et notablement descendantes. Cette propriété de la perception acoustique peut être transposée à la perception des signifiés, c'est pourquoi j'ai proposé l'étude de la perception sémantique et de sa variation en fonction du contexte et du texte (cf. 1991, ch. VIII). Les régimes de perception sémantique induits par les genres et les styles *contraignent* la formation des images mentales à la lecture.

## 2. *Quelle vous paraît être votre contribution au domaine ?*

Le champ de la sémiotique n'est pas établi, et, par bonheur sans doute, la sémiotique n'a pu se discipliniser. Professionnellement, j'ai toujours travaillé dans le domaine de la linguistique. Je suis d'ailleurs partisan d'une conception fédérative de la sémiotique : la linguistique est dans cette perspective la *sémiotique des langues* — que l'on dit *naturelles* bien qu'elles soient culturelles de part en part.

Il serait difficile de discerner tout ce que je dois aux auteurs dont j'ai tenté de synthétiser des apports, qu'il s'agisse de Hjelmslev, de Greimas, de Pottier ou de Coseriu. Parce que je me situe dans une tradition, j'espère pouvoir apporter une contribution propre — une tradition est aussi faite de ruptures.

La sémantique interprétative me semble indépendante de la volonté humaine, en tout cas de la mienne : il s'agit d'un courant de recherche, non d'une école<sup>4</sup>. Cette théorie doit donc être étudiée comme un corpus ouvert et non comme un corps doctrinal. Par ailleurs, j'ai accumulé trop d'inédits pour pouvoir juger de ma contribution effective.

Voici, à défaut, quelques principes de la sémantique interprétative formulés sous une forme quelque peu dogmatique, pour faire court :

1/ (i) Le sens est un niveau d'objectivité qui n'est réductible ni à la référence, ni aux représentations mentales. Il est analysable en traits sémantiques qui sont des moments stabilisés dans des parcours d'interprétation.

(ii) La typologie des signes dépend de la typologie des parcours dont ils sont l'objet.

(iii) Le sens est fait de différences perçues et qualifiées dans des pratiques. C'est une propriété des textes et non des signes isolés (qui n'ont pas d'existence empirique).

(iv) Le sens d'une unité est déterminé par son contexte. Le contexte c'est tout le texte : la microsémantique dépend donc de la macrosémantique.

(v) Les unités textuelles élémentaires ne sont pas des mots mais des *passages*. Un passage a pour expression un extrait et pour contenu un fragment.

(vi) Au plan sémantique, les traits pertinents sont organisés pour composer des *formes sémantiques*, comme les thèmes, qui se détachent sur des *fonds sémantiques*, les isotopies notamment. Les formes sémantiques sont des moments stabilisés dans des séries de transformations, tant au sein du texte qu'entre textes.

2/ (i) Si le morphème est l'unité linguistique élémentaire, le texte est l'unité minimale

---

<sup>4</sup> Sans doute périmée, la notion d'école ne favorise pas la recherche ; je ne fais d'ailleurs partie d'aucune école et il est juste que je ne sois pas mentionné dans l'ouvrage intitulé *L'École de Paris* (édité par Greimas et Landowski, Paris, Hachette, 1976).

d'analyse, car le global détermine le local.

(ii) Tout texte procède d'un genre qui détermine sans le contraindre ses modes génétique, mimétique et herméneutique.

(iii) Tout genre relève d'un discours. Par son genre chaque texte se relie à un discours.

(iv) Tout texte dépend d'un corpus et doit lui être rapporté pour être interprété.

(v) Le corpus préférentiel d'un texte est composé de textes du même genre. Les parcours génétiques et interprétatifs au sein du texte sont inséparables des parcours interprétatifs dans l'intertexte structuré que constitue le corpus.

3/ (i) La problématique interprétative a une validité épistémologique qui dépasse les textes et peut s'étendre à d'autres objets culturels, comme les images (susceptibles des mêmes méthodologies : recueil de corpus, détermination des genres, indexation par des traits de l'expression).

(ii) La typologie et l'analyse des objets culturels exige une réflexion anthropologique. Par opposition avec les systèmes de communication animaux, les langues humaines permettent trois types de repérages (dans les domaines de la personne, du temps, de l'espace ou du mode notamment) : elles distinguent une zone de coïncidence (zone *identitaire*), une zone d'adjacence (zone *proximale*) et une zone *distale* (le IL, l'autrefois, le là-bas, l'irréel) : en bref elles permettent de parler de ce qui n'est pas là. Les objets culturels assurent la médiation entre ces zones qui permettent le couplage de l'individu avec son environnement sémiotique : à la frontière entre la zone identitaire et la zone proximale, on trouve les *fétiches* (comme par exemple le téléphone portable) ; à la frontière entre ces deux zones et la zone distale, on trouve les *idoles* (pour un développement, cf. 2001 a).

Ébauchée par Aristote au début du *Peri hermeneias*, puis longuement élaborée jusqu'à Ogden et Richards, la *médiation sémiotique* suppose un rapport problématique entre les choses, les mots et les concepts. Les réflexions millénaires qui font l'ordinaire de la sémiotique du signe gagneraient à tenir compte de la *médiation symbolique* qui s'établit entre les zones identitaire, proximale et distale : on comprendrait mieux alors l'autonomie du symbolique tant à l'égard des choses que des concepts et l'on pourrait ainsi définir un champ d'objectivité propre sans le subordonner à une physique (fût-elle naïve) ou à une psychologie (fût-elle cognitive).

(iv) La sémiotique des objets culturels appelle une réflexion sur l'ensemble des sciences de la culture<sup>5</sup>.

Ces propositions se situent à différents niveaux de réflexion.

(i) Au niveau gnoséologique, qui intéresse la théorie de la connaissance, il s'agit de rompre avec le postulat que la connaissance est une représentation de l'Être ou des êtres : c'est une *pratique* ou plus exactement, un moment réflexif et critique sur des pratiques sociales différenciées.

(ii) Au niveau épistémologique, qui intéresse la théorie de la science, il nous incombe de caractériser et d'individualiser les objets culturels de manière à ce qu'ils deviennent lisibles et le demeurent. Il s'agit d'un processus progressif mais sans fin : aucune lecture scientifique n'épuisera un texte ; en revanche, on peut problématiser ses lectures, les rapporter à leurs conditions et les hiérarchiser.

(iii) Au niveau proprement théorique, il s'agit de rompre tout à la fois avec une conception trop forte de la théorie, dérivée de la philosophie systématique, aussi bien qu'avec l'empirisme non-critique aujourd'hui dominant dans ce qu'on appelle la "science normale" et qui n'est qu'un train-train non critique : l'appareil théorique ne peut prétendre à une systémativité complète et doit prévoir les moyens de son évolution, qu'il s'agisse de son approfondissement ou de sa simplification, dès lors que des

---

<sup>5</sup> Le deuxième colloque international de l'Institut Ferdinand de Saussure a d'ailleurs donné lieu à la publication du recueil intitulé Une introduction aux sciences de la culture.

applications le nécessitent. Il doit donc interdéfinir les concepts descriptifs nécessaires, mais sans ambition axiomatique déplacée.

La reconnaissance de la complexité empêche au demeurant de considérer les systèmes de signes comme des codes ou les langues comme des systèmes : dans toute sémiotique sont en jeu une *multiplicité* de systèmes. Leur interaction peut être optimisée, mais ils ne peuvent être pour autant subsumés par un métasystème.

(iii) Au niveau méthodologique enfin, on doit pouvoir varier les méthodes en fonction des tâches, c'est à ce prix que la théorie devient applicable — d'où mon plaidoyer pour une *sémantique applicable*. Ses applications sont diverses, aussi bien dans le domaine des humanités (corpus latins et médiévaux) que sur des corpus contemporains, qu'ils soient littéraires ou médiatiques. Elles intéressent également la traductologie. Par ailleurs, la sémantique de corpus est appelée à renouveler les domaines de la recherche d'information et de la représentation des connaissances.

Mon projet intellectuel est d'abord celui d'un remembrement de la linguistique autour du concept de texte, ce qui engage à renouer avec des formes nouvelles de la philologie et de l'herméneutique<sup>6</sup>.

On considère généralement les signes comme des unités élémentaires, et l'on discute en général sur le mot isolé pour discuter de sa signification ou souligner sa polysémie<sup>7</sup> ; toutefois, les textes et les autres performances sémiotiques complexes sont les véritables *données fondamentales* et les *objets empiriques* de la linguistique et de la sémiotique. C'est pourquoi j'ai travaillé particulièrement, depuis une quinzaine d'années, dans le domaine de la linguistique de corpus.

Dans les sciences de la culture, les données sont ce qu'on se donne. Aussi, tout corpus assume une dimension critique car il dépend du point de vue qui a présidé à sa constitution et anticipe son interprétation. Le détour instrumental par les outils informatiques participe de son objectivation, mais ne dispense ni d'une philologie numérique ni d'une herméneutique matérielle. À titre d'illustration, je peux mentionner ici l'étude thématique des sentiments dans 350 romans français (1830-1970 ; cf. l'auteur, éd., 1996) ; ou encore le projet *Morphogenres*, qui a démontré expérimentalement la détermination des caractères globaux de discours et de genre sur les caractères locaux de la morphosyntaxe : en partant de 2600 textes codifiés au préalable par leur discours (ex. juridique, littéraire) et par leur genre, puis étiquetés par un jeu de 251 étiquettes morphosyntaxiques, on a pu prouver que les taux moyens d'étiquettes (*tags*) varient assez précisément pour qu'une classification automatique à l'aveugle puisse retrouver les classifications de discours et de genre collectivement établies lors de la constitution du corpus. Cela permet de conclure que le niveau morphosyntaxique (auquel on réduit trop souvent la langue) dépend étroitement des critères textuels globaux de discours et de genre, c'est-à-dire de *normes* non décrites par les grammaires (cf. Malrieu et Rastier, 2001).

Le projet européen *Princip.net* (2002-2004) a appliqué ces résultats à la détection automatique de sites racistes, en liaison avec les programmes *Safer internet*. En comparant systématiquement des corpus de sites racistes et antiracistes, à divers niveaux de l'analyse textuelle (lexique, syntaxe, mais aussi ponctuation) et documentaire (typographie, balises html) on a pu extraire un millier d'indices, qui implantés dans les règles d'un système multi-agents, permettent la caractérisation de sites à la volée, en temps réel.

L'enjeu de l'analyse sémiotique est clair : quand on parvient à corréliser des caractères locaux de l'expression (ex. présence de majuscules) à des critères globaux du contenu (être raciste ou non) par des règles (comme : seuls les racistes écrivent des phrases entières en majuscules), alors on peut améliorer crucialement la

---

<sup>6</sup> Voir Arts et sciences du texte, 2001.

<sup>7</sup> Toutefois, la véritable unité sémiotique des langues est le morphème ; le mot est déjà un syntagme, c'est-à-dire une unité de discours.

caractérisation de documents. Dans tous les cas, on part du global (caractérisation de discours et de genres) pour aller vers le local, selon le principe herméneutique que le global détermine le local<sup>8</sup>.

Le sens étant fait de différences instaurées, interprétées et remaniées, les problèmes qui m'intéressent concernent la diversité et l'histoire — non l'unité et l'origine, questions à mes yeux plus métaphysiques que scientifiques.

Dans la tradition occidentale, les théories des signes et du sens ont un fondement logique et ontologique, des stoïciens à Locke et de Peirce à nos jours. Le cadre intellectuel de la sémiotique reste dominé par l'opposition entre l'intentionnalisme augustinien (dont hérite Peirce) et le référentialisme aristotélicien (le néo-thomisme reste dominant dans la sémiotique universitaire chez des auteurs comme Eco, Courtés, Beuchot, Deely). Les signes sont trop souvent conçus comme des instruments de connaissance et le cognitivisme n'a fait que mettre à jour ce postulat traditionnel, que ce soit sous sa forme chomskienne ou californienne. Les catégories aristotéliciennes et kantienne figurent toujours dans les inventaires d'universaux cognitifs, et l'on continue trop volontiers à (re)construire le sujet transcendantal... devenu cognitif, comme nous le sommes tous peu ou prou.

Pour éviter d'isoler les signes et de réifier le sens, j'aborde les théories des signes et du sens de l'extérieur, pour en conditionner la légitimité et parfois la récuser, en fonction de ces quelques principes grossièrement résumés :

(i) La caractérisation des signes dépend des parcours interprétatifs : selon le contexte, le "même" signe pourra fonctionner comme indice, index, symbole, etc. L'étude des pratiques interprétatives commande donc celle des signes.

(ii) L'objet de la sémiotique n'est pas fait de signes, mais de performances complexes, comme l'opéra, les rituels, etc. Le complexe précède le simple et comme les textes oraux ou écrits sont l'objet empirique de la linguistique, délimiter des signes exige déjà des opérations méthodologiques non-triviales.

(iii) Comme la caractérisation des textes et autres performances sémiotiques est *différentielle*, elle suppose la constitution et l'analyse critique de corpus.

(iv) Les signes ne sont pas par nature les instruments de la pensée ni l'expression de compte-rendus de perceptions. Le sémiotique, fait de performances complexes, constitue le milieu humain : ce milieu n'est pas un instrument, mais le monde où nous vivons et auquel nous avons à nous adapter. La problématique n'est plus alors celle de la représentation mais celle du *couplage* — dans le sens de Üexküll.

(v) Bien que la pragmatique privilégie le *hic et nunc*, l'environnement humain comprend des foules d'objets absents, ou qui du moins sont dépourvus de substrat perceptif immédiat : ils peuplent ce que j'ai proposé d'appeler la zone distale, à laquelle entendent accéder aussi bien les sciences que les religions. Parce que les signes ne sont pas référentiels, ils permettent de créer des mondes : celui où vous lisez ce livre n'en est qu'un exemple parmi d'autres.

Les interactions au sein de la société sont sous la rection de la zone distale : il ne s'agit pas seulement de normes statistiques mais de lois. Aussi la problématique de la communication doit elle être dépassée par celle de la transmission : nous n'instituons et n'utilisons nos normes pratiques que relativement à des lois.

### 3. *Quel est le rôle spécifique d'une théorie des signes et du sens, dans ses relations avec d'autres disciplines académiques ?*

---

<sup>8</sup> De nouveaux développements sont en cours avec le projet C-mantic consacré, comme Princip.net à des corpus multilingues (en l'occurrence : français, anglais, chinois).

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la linguistique était tentée par le modèle des sciences de la vie (cf. la théorie darwinienne de Schleicher) ; au XX<sup>e</sup>, avec Chomsky notamment, on s'est appuyé sur le cousinage de la théorie des grammaires et de la théorie des langages formels pour tenter de l'inclure dans les sciences logico-formelles. Aujourd'hui, l'échec des programmes de formalisation et l'essor du néo-darwinisme ont renouvelé les programmes de naturalisation : on cherche sans le trouver d'ailleurs, l'organe du langage, on écrit le plus sérieusement du monde de petits romans anthropologiques sur l'origine du langage, on découvre des "gènes du langage", etc. Ces recherches ne nous apprennent rien ou presque sur les langues. La diversité des langues reste le problème fondateur de la linguistique – à la différence des autres disciplines qui traitent du langage (philosophie, sociologie, neurolinguistique, etc.).

Sans origine connaissable faute de données, les langues sont des créations collectives continuées chaque jour, car chacun de leurs usages les modifie potentiellement. Elles sont faites de textes oraux ou écrits, objets culturels produits au sein de pratiques sociales qui appartiennent à l'histoire. Il en va de même pour les autres performances sémiotiques (images, films, musiques, etc.).

La sémiotique des textes et autres performances complexes relève donc de plein droit d'une *sémiotique des cultures*. Or une culture n'est compréhensible, c'est-à-dire caractérisable de manière critique, qu'au sein d'un corpus constitué par d'autres cultures. C'est pourquoi les sciences de la culture sont nécessairement historiques et comparatives.

La sémiotique des cultures reste mal comprise car elle s'oppose tant à l'universalisme cognitif (qui accompagne à sa manière la mondialisation) qu'aux nationalismes et aux communautarismes divers pour qui les cultures sont des monades aux mieux isolées, au pire combattantes.

Je laisse ouverte la question de savoir si la sémiotique est une science de la culture parmi d'autres – j'estime pour ma part qu'elle n'est pas une discipline, mais une réflexion fédérative qui intéresse l'ensemble des sciences de la culture. Or ces sciences échappent aux canons réducteurs de la *Big Science* : par leur dimension critique, leur difficulté à expérimenter sur des "faits" non répétables, leur volonté de caractériser des objets singuliers alors qu'on croit qu'il n'y a de science que du général. Elles sont donc en voie d'être divisées et réparties entre les disciplines de la cognition (d'où les programmes opulents sur l'origine du langage) et les disciplines de la communication. De fait, pour l'essentiel, ce démembrement déléguerait le problème de la culture aux industries de la communication (des médias à l'*entertainment*) et il perdrait alors toute dimension critique<sup>9</sup>. Il est d'autant plus nécessaire que les sciences de la culture précisent leur spécificité épistémologique : sciences des valeurs et non des faits, des conditions et non des causes, des individus et non des universaux, des processus et non des êtres, des occurrences et non des types, elles ne se fondent pas sur des ontologies, mais doivent élaborer une praxéologie.

#### 4. Quels sont à vos yeux les thèmes et/ou contributions les plus importants dans la théorie des signes et du sens ?

Les sources gagnent à être multipliées. En linguistique, j'ai plaisir à rappeler Humboldt, Steinthal, Bréal, Meillet, Dumézil ; en anthropologie, Boas, Hocart, Lévi-Strauss, Geertz. Il faudrait aussi citer Erwin Panofsky en iconologie, Carlo Ginzburg en histoire, etc.

Mais au-delà des disciplines d'aujourd'hui, il faut bien rappeler l'actualité persistante de la pensée. Des sources d'inspiration qui peuvent paraître lointaines n'ont rien perdu de leur fraîcheur, le *Traité du sublime* du pseudo-Longin, le *De doctrina christiana* de

---

<sup>9</sup> Je considère pourtant l'Orlando furioso de l'Arioste comme une parodie extraordinairement spirituelle des videogames et de leurs sempiternels échanges de horions qui nous ramènent, sous couvert d'heroic fantasy, aux romans de chevalerie les plus mornes.

saint Augustin qui articule une théorie du signe et une théorie de l'interprétation des textes, *L'agudeza y arte del ingenio* de Baltazar Gracián, admirable traité de sémantique textuelle, la *Scienza nuova* de Giambattista Vico, les fragments de Friedrich Schlegel, l'herméneutique de Schleiermacher, etc.

La tâche de la sémiotique est aussi de lire et de décrire de façon critique la culture dont elle est issue. En diversifiant nos objets et nos traditions intellectuelles, nous pourrions quitter l'espace spéculatif des sémiotiques universelles pour construire une sémiotique générale des cultures, tout à la fois historique et comparative.

Depuis la création de l'Association internationale de sémiotique à la fin des années soixante, on a l'habitude d'opposer Saussure et Peirce, et l'on est sommé de choisir entre deux Pères fondateurs. Cette gigantomachie est inutile, car leurs projets ne sont pas comparables : Peirce est un philosophe d'une grande stature, un métaphysicien génial qui affirme que l'homme est un signe. Saussure en revanche, reste un linguiste qui se garde de toute croyance et même de toute ontologie.

La sémiotique pourra se constituer quand on aura convenu que tout n'est pas signe. Or, le pansémiotisme n'a cessé de se développer, de la zoosémiotique à la sémiotique physique, la sémiophysique, la sémiotique de l'ADN, celle des particules élémentaires, etc.

Pour ma part, je me situe dans le courant général du saussurisme, tel qu'il a été illustré par des auteurs aussi différents que Hjelmslev et Coseriu (que j'ai édités tous deux en français). Le statut de ce courant de recherche a été obscurci par la stigmatisation rituelle du "structuralisme", réduit abusivement des thèses universalistes, à une sorte de binarisme jakobsonien. – On amalgame d'ailleurs sous l'étiquette commode de "structuralisme" le fonctionnalisme tchèque de l'entre-deux-guerres, la glossématique danoise, le distributionnalisme américain des années 1940 aussi bien que le conglomerat journalistique Lacan-Greimas-Barthes-Lévi-Strauss-Althusser-Foucault, aussitôt proclamé que jugé dépassé, la plupart des structuralistes s'étant d'ailleurs soudain métamorphosés en post-structuralistes.

Le saussurisme n'a cependant pas démérité. Depuis la découverte en 1996 du manuscrit de Saussure intitulé *De l'essence double du langage*, un vaste mouvement international d'édition et de réévaluation de l'oeuvre de Saussure a permis de périmier définitivement les simplifications des éditeurs du *Cours de linguistique générale*. Non seulement on découvre une pensée de la complexité, mais on peut relier les différents aspects de l'oeuvre de Saussure tout en remettant en perspective le saussurisme du XX<sup>e</sup> siècle. C'est pourquoi le *néo-saussurisme*<sup>10</sup> joue un rôle dans le renouvellement de la linguistique — j'ai d'ailleurs intitulé *Après Chomsky, Saussure* une table-ronde du colloque *Révolutions saussuriennes* (Genève, juin 2007).

5. *Quels sont les plus importants problèmes à résoudre dans ce domaine et quelles sont les perspectives de progrès ?*

1/ Nous avons besoin d'une clarification épistémologique et nul doute que cet ouvrage y contribuera. Le champ que vous évoquez n'est pas clairement délimité puisque toutes sortes de disciplines, scientifiques ou non (comme la philosophie), peuvent prétendre à bon droit traiter des signes et du sens. Évoquer l'interdisciplinarité suffirait d'autant moins que la sémiotique contemporaine, dans certains de ses cantons, voisine soit avec les choix déconstructionnistes des *cultural studies*, soit même avec le *New Age* et des rêves comme la *Gaïa Hypothesis* qui font de la Nature un avatar renouvelé de la Grande Déesse.

---

<sup>10</sup> Pour plus d'informations, on peut au besoin consulter site de l'Institut Ferdinand de Saussure, fondé en 1998 ( <http://www.institut-saussure.org/> ) ; voir aussi le Cahier de l'Herne consacré à Saussure (2003) qui recueille, entre autres, les contributions du colloque inaugural de l'Institut, à Genève.

2/ Les neurosciences disposent maintenant de moyens d'investigation nouveaux et puissants, mais la neurolinguistique et la "neurosémiotique" sont restées tributaires des hypothèses dépassées de la philosophie du langage ; elles gagneraient à tester de nouvelles hypothèses, par exemple sur la formation des représentations lors de la lecture ou du suivi d'un film. C'est aux spécialistes des textes et des autres performances sémiotiques de formuler des hypothèses et de collaborer à la mise en place de nouveaux protocoles expérimentaux.

Divers paradigmes cognitifs considèrent le langage comme un compte rendu de perceptions, soit par référence à des objets, soit en évoquant une présence phénoménologique. Je dirais plutôt que le langage est un *objet de perception* : c'est évident pour le signifiant mais aussi pour le signifié, c'est pourquoi j'ai développé le thème de la *perception sémiotique*. Un programme de recherche coordonné sur ce thème me semble prometteur.

3/ Une importante demande sociale intéresse le Web et l'ensemble des mondes virtuels, en y comprenant les *videogames*, la génération assistée de récits interactifs, etc. Or les sémioticiens sont restés en retrait et, faute sans doute de compétence technique, n'ont pas approfondi les questions concernant les documents numériques.

Le "Web sémiotique" devenu une sorte de discipline internationale, puise à peu près exclusivement ses références dans la sémiotique logico-positiviste d'une philosophie du langage dépassée. C'est un obstacle pour une sémantique (et une sémiotique) du Web : par exemple, les ontologies sur lesquelles il repose pour l'essentiel ne tiennent aucun compte de critères comme les genres des documents, la fiabilité et l'authenticité des sources, la variabilité culturelle. Articulée à une philologie numérique et à une herméneutique assistée par des outils de linguistique de corpus, une sémantique du web doit rendre compte de ces phénomènes pour dépasser la problématique de la représentation des connaissances et améliorer la recherche d'information : l'information n'est en effet aucunement séparable de ses substrats sémiotiques.

N. B. : Je remercie Évelyne Bourion et Peer Bongaard pour leurs critiques et suggestions.